

International Review of Community Development Revue internationale d'action communautaire



De la médecine à la menuiserie

Françoise Deroy-Pineau

Numéro 9 (49), printemps 1983

Éducatons permanentes en mouvement ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034706ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034706ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Deroy-Pineau, F. (1983). De la médecine à la menuiserie. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (9), 13–17. <https://doi.org/10.7202/1034706ar>

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

De la médecine à la menuiserie

F. Deroy-Pineau

Il ne s'appelle pas Jean. Pour préserver son anonymat, nous le nommerons ainsi.

Je l'avais connu, dans les années 70, médecin et Nord-Américain.

Le voici, aujourd'hui, menuisier et Européen.

Mutation d'un homme de quarante ans. Elle questionne à la fois les visions classiques, linéaires de la vie et les concepts trop exclusivement économiques de reconversion, recyclage, mobilité sociale (ascendante ou descendante). Elle fait partie des expériences de ruptures, de discontinuités sociales qu'implique parfois la prise en charge de soi-même, de son devenir, de sa formation permanente.

Au-delà de son cas particulier, Jean est un exemple des nouvelles vies et des nouvelles carrières que représente pour de plus en plus de monde le passage du cap de la quarantaine.

Pourquoi? Comment? Il y répond en quelques questions.

*

Comment se fait-il que tu aies voulu devenir menuisier?

À l'origine, il y a un grand-père menuisier que je n'ai jamais connu. Mais on parlait de lui à la maison. Mon autre grand-père était un manuel, lui aussi. Pendant toute mon enfance, j'ai pu manipuler les

outils de son immense atelier. Ça me plaisait beaucoup. J'ai acquis très jeune une fascination pour le bricolage.

Quelle a été ta première oeuvre?

Ça n'a pas été précoce. Comme beaucoup d'enfants, j'aimais planter des clous, mais je faisais des projets qui n'aboutissaient à rien. Je bricolais surtout des choses sur mon vélo. Enfin, à l'adolescence, j'ai vraiment travaillé le bois, par le biais de mon intérêt pour la photo. Je voulais développer moi-même, agrandir moi-même. Je n'avais pas d'argent pour m'équiper avec du matériel existant. Ma première oeuvre a été de construire un agrandisseur tout en bois. Je me suis amusé à en faire un premier, puis un deuxième, et un troisième. J'achetais le matériel optique et je réalisais le reste. Lorsque j'ai pu me payer un agrandisseur dans un magasin, j'ai été très déçu, car ses performances étaient moins bonnes que celles du dernier que j'avais réalisé de mes mains, mais que j'avais vendu entre-temps.

On est loin de la médecine et de la menuiserie!

Certainement. À cette époque, c'est la photographie qui me passionnait. J'avais l'intention d'en faire ma profession. Le hasard a fait que mes parents m'ont poussé plus loin à l'école. À la fin du secondaire, je

me suis posé autrement la question de mon avenir et j'ai fini par atterrir dans une faculté de médecine.

Ce furent toutes les études de médecine. Une fois de plus, j'ai refusé, d'une certaine façon, un travail : la chirurgie. Elle m'avait tenté, mais je ne m'y suis pas engagé, pour une raison précise : la conscience des problèmes du Tiers monde, à l'occasion d'un séjour de coopération en Afrique. À ce moment-là, je me suis dit que c'était par la santé publique que je pouvais être le plus utile à la société. Je pensais à l'impact global d'un métier sur une population.

Je n'avais plus tellement l'occasion de faire des choses manuelles. Je bricolais à la maison, comme bien du monde, pour faire des étagères, de petits meubles, des choses qui étaient vraiment du travail d'amateur.

Qu'est-ce qui t'a enfin décidé ?

Une séparation, un divorce. Mes enfants sont alors partis en Europe. J'ai pris la décision d'y aller aussi. Justement, je vivais avec une Européenne, sa famille lui manquait. Nos deux volontés concordaient, nous sommes partis.

C'était pour moi, la fin d'un projet de carrière. J'abandonnais un travail qui me donnait énormément de sécurité. Je ne pense pas que, sans la séparation, j'aurais pu remettre en question cette espèce de couronnement de mon ascension sociale à travers un rôle professionnel gratifiant. Je ne crois pas que j'aurais eu le courage de démissionner, même avec la perspective de continuer à travailler de façon épisodique, donc de m'assurer un certain revenu pour vivre.

Ma nouvelle conjointe, médecin elle aussi, avait l'intention de s'installer comme généraliste à la campagne. Nous avons fait le choix d'une région ni trop proche, ni trop éloignée de là où habitaient mes enfants. Une fois cette décision prise, nous avons acheté une vieille maison, avec l'intention de la remettre en état, ce que je devais faire tout seul. Il y avait du travail : c'était une ruine ! Il a même fallu reprendre les murs dans leur épaisseur.

En six mois, j'ai rendu la maison habitable et ma compagne a pu commencer son métier. À part la maçonnerie, il y a eu la plomberie, l'installation des portes et fenêtres, toutes les finitions. J'ai repris un peu tous les métiers de la construction. Parmi les fini-

tions, il y avait, bien sûr, une part de travail du bois. De placard en étagère, j'y prenais goût.

Au bout d'un an et demi, je me suis dit que cela serait intéressant pour moi d'approfondir l'apprentissage d'un métier manuel. J'étais traversé d'une aspiration très floue. Je me souviens d'une première démarche où j'étais allé voir le menuisier du village. J'avais fait une fenêtre et je lui avais demandé ce qu'il en pensait et s'il acceptait de me prendre comme ouvrier, une année. Il n'a pas voulu de l'idée. Les gens se méfiaient un peu de moi, car ils savaient que j'étais médecin. J'étais à leurs yeux un « intellectuel ». Ils n'imaginaient pas que je pouvais travailler dans un atelier.

Pourtant, tu as fini par faire un véritable apprentissage ?

Je suis allé voir une personne responsable des formations manuelles par le biais de l'apprentissage¹. En discutant avec cette dame, je vois une des employées qui entendait et s'écrie : « Je connais peut-être quelqu'un qui serait intéressé à ce que vous alliez travailler avec lui. »

J'ai rencontré cet artisan qui habitait — quelle coïncidence — le village à côté de chez moi. Il a ménagé sa réponse. Il s'est renseigné sur moi auprès de gens qu'il connaissait. Il hésitait beaucoup lui aussi sachant quel avait été mon itinéraire. Finalement, il est venu me voir chez moi. Il a regardé ce que j'avais fait. Puis il a dit : « Tu as l'air d'avoir quelque chose dans les mains ».

Et il a donné son accord de principe pour que je travaille pendant un an chez lui. Pour lui, cela avait un désavantage : je serais beaucoup moins productif qu'un autre apprenti qui serait resté trois ou quatre ans, durée normale d'un apprentissage.

En effet, compte tenu de ma formation antérieure, le centre de formation m'avait reconnu trois années et m'avait offert deux possibilités pour obtenir le diplôme recherché : un apprentissage en un an ou en deux ans. J'avais hésité avant de choisir le « un an ».

Ça se passait trop bien pour moi. Du fait de mon statut, les gens ont fait toutes les démarches à ma place. Je n'ai dû m'occuper de rien. On m'a servi ça sur un plateau. C'est injuste dans le sens où certaines personnes peuvent être moins formées que moi et on

ne les aiderait probablement pas autant.

Et l'apprentissage pratique avec ce nouveau patron ?

Nous sommes convenus d'une espèce de contrat. Je passais en principe une année avec lui. Mais j'avais des vacances à Paris et en Amérique du Nord. Il a été entendu que je pourrais m'absenter dans ces cas-là.

Et ce fut l'apprivoisement réciproque entre lui et moi. J'ai découvert un bonhomme extraordinaire. Tout s'est tellement bien passé avec lui ! C'est quelqu'un qui vient d'un milieu ouvrier. Son père avait dû être extrêmement actif dans les milieux syndicaux. Il a une conscience sociale très développée. Il a donc un discours intéressant, engagé en politique, mais n'a pas choisi la voie syndicale. À la fin de son propre apprentissage, il a été ouvrier deux ou trois ans. Ensuite, il a franchi un pas qui a dû être énorme pour lui : s'installer son propre fonds et devenir menuisier. Cet homme a une personnalité particulière : il n'a jamais eu le désir de grossir. Il a toujours envisagé son travail de la manière la plus artisanale possible.

J'ai découvert ce que c'était qu'un métier manuel, en professionnel. Par exemple, les contraintes d'horaire. Il est bien entendu qu'on commence tôt le matin. C'était beaucoup pour moi. À midi : une heure d'arrêt. Le soir, on termine à cinq heures. J'ai pris conscience des réalités. Le froid dans l'atelier, le travail du matin : quatre heures d'affilée sans s'arrêter. C'est pas facile. Je me suis intégré à la vie de l'atelier et à ses contraintes. J'ai découvert que le travail du bois ne consistait pas seulement en nobles tâches. Il y a à entretenir le chauffage, à dégager la neige, à charrier du bois à l'extérieur.

Côté professionnel, j'ai commencé par ce que j'ignorais, l'aiguisage des outils. Mon patron me l'a appris. Ce n'est pas si évident. Il m'a fait découvrir progressivement ce qu'il y avait à savoir.

Tu as l'air étonné de cette partie pédagogique ?

C'est qu'elle était distillée beaucoup plus progressivement que je ne l'avais imaginé au départ. Il y avait les impératifs de production et l'apprentissage n'était pas toujours facile. J'aurais aimé me trouver

dans une situation de professeur à élève, de cours, où l'on passe à travers toute la démarche. Ça ne marchait pas comme ça. À l'occasion du travail, petit à petit, il fallait ramasser les morceaux didactiques pour en arriver à atteindre un objectif. Par exemple, j'ignorais les techniques professionnelles d'assemblage du bois qui sont à la base du métier. Je n'ai pas pu les apprendre systématiquement, cela s'est fait à l'occasion d'un travail de production.

Quel a été ce premier travail professionnel ?

C'était très intéressant. Quand je suis arrivé, mon patron n'avait pas encore commencé un escalier monumental. D'emblée, je me suis retrouvé à participer à l'exécution de ce travail-là. Il a pris une part énorme de mon apprentissage. J'ai bossé quatre mois sur cet escalier. Il a fallu que j'apprenne comment on traçait pour préparer le travail, comment on calculait la taille des marches et des contremarches. Il fallait aussi prévoir les assemblages.

J'ai appris comment on faisait sécher le bois et comment on le préparait avant de le couper.

J'ai appris aussi avec beaucoup d'humilité l'inutilité de l'impatience. Des ouvrages comme celui-là, comme d'autres, ça prenait beaucoup plus de temps que je ne l'imaginais. Le travail répétitif prend la plupart du temps quand il s'agit de réaliser des marches, de faire des tenons, des mortaises, des entailles, ou de préparer la rampe dans son ensemble. Énormément de travaux sont à répéter toujours selon les mêmes séquences, trente fois, quarante fois, cinquante fois.

Mais le travail avec ce patron-là était passionnant. Il est curieux, profondément honnête, mais avec beaucoup de résistances intellectuelles. Il y a de la qualité dans la finition de ce qu'il fait. Même pour des choses qui ne se verront jamais pour personne. C'est vraiment un peu l'artisan à la Péguy qui termine d'une façon aussi soignée le dessous d'une chaise que le dessus.

Après l'escalier, nous nous sommes lancés dans des tas de petits ou de moyens travaux beaucoup plus tournés vers l'ébénisterie que vers la menuiserie. La moindre porte, c'était façon ébénisterie, c'est-à-dire très soignée, avec beaucoup de travail à la main, ce qui veut dire que l'on est capable de manier essentiellement le ciseau à bois et les gouges.

Qu'est-ce que les gouges ?

Ce sont des objets longs et tranchants, bâtis sur le même principe que les ciseaux à bois et qui ont des formes permettant de tourner. Dans un ciseau à bois, la partie tranchante est une ligne droite tandis qu'une gouge peut prendre toutes les formes possibles, avec un tranchant qui a un certain rayon et qui permet de faire de la sculpture sur bois. Il faut les tenir extrêmement fermement.

Ainsi, mon patron m'a appris des choses que je ne savais pas du tout. C'est un dur apprentissage. Quand on a enlevé du bois, on ne peut plus le remettre. Donc il faut toujours mesurer ses gestes, retourner vingt-cinq fois sur l'ouvrage plutôt que de le faire en une fois et de trop en enlever. Je suis très impatient. C'est un de mes traits de caractère qui a été le plus difficile à vivre dans cette situation. J'aime bien le travail rapidement fini, où l'on voit vite les résultats. Là, il se passait l'inverse. Il fallait y aller doucement, choisir la place.

Après l'escalier, il y a eu de nouveaux boulots, et des choses amusantes. Par exemple, l'occasion de tracer une ellipse. En menuiserie, il y a une façon d'en tracer la forme, tout à fait différente de la géométrie que j'avais apprise à l'école. En menuiserie, on construit toujours de fausses ellipses, à partir d'arc de cercles de rayons différents. Quand j'ai expliqué à mon patron qu'il y avait une autre manière de tracer les ellipses, il m'a écouté, et nous avons construit une ellipse à double foyer selon la technique classique. Il a été étonné lui-même que ce soit aussi simple et a adopté cette forme-là.

Qu'est-ce que ça t'a apporté au bout du compte ?

J'ai passé mes examens, en trois niveaux.

La culture générale. Il y avait des épreuves dites « du monde contemporain ». C'est l'histoire et la géographie classiques, les institutions nationales et internationales. Il y avait des mathématiques, du français, et une épreuve d'hygiène industrielle. Le sujet : précautions à prendre pour ne pas s'exposer à des matières dangereuses, ni être victime d'accident. Ce qui est amusant, c'est que c'est précisément ma spécialité médicale. C'est là que j'ai eu ma plus mauvaise note ! Les questions étaient tellement simples qu'elles étaient

devenues, pour moi, sans réponse. C'était un questionnaire à choix multiples, je ne pouvais pas en accepter les propositions, pas assez nuancées à mon sens.

Ensuite, il y a eu une épreuve technique écrite : menuiserie, charpenterie, dessin industriel, que j'avais appris en cours d'apprentissage.

Enfin, une épreuve d'atelier. Il a fallu construire un châssis de fenêtre.

J'avais été dispensé des cours d'enseignement général, mais il avait fallu que j'aille aux cours pour la partie technique, notamment le dessin industriel. J'avais dû prendre le train en marche. J'étais complètement désorienté au début. Je ne connaissais pas les règles. Je ne savais pas comment on écrivait les lettres de façon correcte. Je ne savais pas quelle échelle adopter. Très vite, je me suis mis dans le bain.

Enfin, tout cela m'a apporté la connaissance de techniques beaucoup plus professionnelles. Je ne suis pas encore un professionnel accompli, du point de vue manuel, il me faudra encore beaucoup apprendre en travaillant. Par contre, je pense avoir intégré les grands principes. Ce qui me fait dire qu'en allant chercher dans les livres je me sens capable de faire de façon acceptable peut-être 90 % ou 95 % du travail de l'ébéniste ou du menuisier. Bien sûr, je prendrais plus de temps qu'un professionnel accompli ayant quelques années de pratique derrière lui, en plus de son savoir.

Gagnes-tu ta vie avec ça ?

Non, je gagne encore ma vie avec la médecine.

En aurais-tu l'intention, éventuellement ?

Peut-être. C'est beaucoup plus difficile qu'on ne l'imagine. D'une part, il y a un problème de marché. Qui dit artisanat dit clientèle. Je n'envisage pas autre chose que de reproduire, dans un certain sens, ce qu'a fait mon patron. Je n'ai guère envie de créer une entreprise de taille. Ce qui me plairait, dans ce cadre-là, c'est de travailler seul, ou à deux, au maximum, mais sûrement pas de me retrouver plus ou moins gestionnaire.

Mon patron est cantonné dans un style rustique

provincial. Moi, j'aimerais innover et reproduire des formes modernes dans tous les meubles, les dessiner moi-même et les réaliser.

Vivre à 100 % de ce métier pose de nombreux problèmes : équipement d'un atelier, problèmes administratifs. Les machines ont un coût élevé. Même si l'on se contente, comme mon patron, de l'essentiel : la toupie, la raboteuse-dégauchisseuse, la scie à ruban, la mortaiseuse, avec lesquelles on peut tout faire, et quelques outils portatifs.

As-tu eu conscience de devoir désapprendre ?

Je ne crois pas. C'est un métier dans lequel le monde rationnel s'exerce. Ma propre formation est très rationnelle. J'ai choisi une spécialité médicale qui a toute une composante très rigoureuse, avec l'utilisation de statistiques. Je n'ai pas l'impression d'avoir désappris.

Quelquefois, j'ai eu des difficultés de communication avec les gens que je recontrais. Dans ce milieu,

on se heurte à ce qui nous apparaît comme beaucoup d'illogisme. C'est un problème de connaissance. Quand on a fait des études, on a relativisé beaucoup de choses par rapport à un même sujet, qu'il soit économique, social, culturel. Ce qui peut sembler des vérités à bien du monde dans ce milieu, nous paraît à nous beaucoup plus relatif.

Mais au-delà de ces petits problèmes, j'ai été accueilli comme un fils qui aurait été absent de la maison depuis vingt ans.

propos recueillis par
Françoise Deroy-Pineau

NOTE :

¹ Dans plusieurs pays européens, l'apprentissage des métiers manuels se fait par deux voies différentes. L'une est, comme en Amérique du Nord, l'école spécialisée. L'autre est l'apprentissage. Les apprentis travaillent avec un artisan dans un atelier, trois jours et demi par semaine, et vont suivre quelques cours à l'école.